

## Analyse d'une violence

par Igor Reitzman

### Les protagonistes

Une violence dans sa forme la plus élémentaire met en relation dissymétrique deux acteurs<sup>1</sup> : le *violant* ou *contraignant* et le *contraint* (que dans certains cas limites, on appelle déjà la *victime*). Pour certaines violences, il existe déjà des termes pour nommer le contraignant : *violeur*, *tyran domestique*, *oppresseur* ou - dans des cas bien plus bénins – *emmerdeur* et *casse-pieds*.

Le violant impose son besoin, soit parce qu'il est physiquement ou psychologiquement le plus fort, soit parce qu'il dispose d'un statut d'autorité : parent, prêtre ("*mon Père*"), enseignant, chef de service, soit enfin parce qu'il dispose d'une denrée rare, nécessaire pour survivre (nourriture, emploi, logement, affection)...

Dans le célèbre roman de Zola, *Germinal*, l'épicier Muffat, en accordant un petit crédit permet à des familles de mineurs de survivre deux jours de plus, en échange de servitudes sexuelles qui installent à son profit, une prostitution quasi-gratuite

Le droit de cuissage, officiel dans l'Ancien Régime, se perpétue de manière plus clandestine<sup>2</sup>, dans la mesure où les luttes

<sup>1</sup> On pourrait dire un sujet et un objet mais ces termes sont tellement engagés dans des emplois traditionnels multiples qu'il me semble préférable de proposer des termes neufs.

<sup>2</sup> Sur l'actualité de ce type de violence, il faut lire par exemple *De l'abus de pouvoir sexuel* (Voir bibliographie)

féministes ont fait évoluer la législation, dans la mesure aussi où des femmes accèdent à des fonctions de magistrats et de cadres.

A un niveau infiniment plus bénin, l'enseignant du premier ou du second degré peut imposer son besoin d'être écouté et reconnu dans la mesure où il dispose de publics captifs même lorsqu'ils ne sont pas du tout captivés.

### Un système de violence en cascade

Dans une perspective diachronique, on peut observer que les violences agies répercutent les violences subies :

Sa mère qu'on avait autrefois forcé à manger, tient maintenant la cuiller, et dans un quart de siècle, il aura pouvoir à son tour sur les repas forcés de ses enfants.

En écoutant les moqueries glacées de l'enseignant qui jouissait visiblement à faire rire ainsi les plus courtisans aux dépens des plus démunis, elle retrouvait les vieilles pratiques qui sévissaient déjà 60 ans auparavant et qui l'avaient elle-même infectée dans sa première année, lorsqu'elle était stagiaire au lycée de G.

Dans une perspective synchronique, moins générale, on peut parler de systèmes de violence en cascade quand A fait violence à B pour qu'il fasse violence à C...

Dans la Guerre d'Algérie, des centaines de milliers de jeunes Français furent contraints de participer à la répression du mouvement national algérien. Ceux qui les encadraient, ceux qui dirigeaient les ratissages et les interrogatoires, et les gendarmes qui arrêtaient les insoumis (après avoir 15 ans plus tôt, gardé les camps de concentration de Drancy, Pithiviers ou Beaune-la-Rolande), tous ces militaires de carrière qui devaient forcer des jeunes à imposer l'ordre colonial à une population terrorisée, n'étaient pas forcément à l'aise dans cette obligation de service, comme on le vit avec le refus du général de La Bollardière, comme on le découvre avec des documents télévisuels comme

"L'Ennemi intime " de Patrick Rotman<sup>1</sup> ou "Algérie : paroles de tortionnaires"...

Dans l'entreprise libérale (comme dans l'entreprise de type soviétique), la hiérarchie n'est finalement qu'une chaîne de commandement (le mot chaîne ici en effet s'impose!). Du sous-directeur au chronométrateur, en passant par le contremaître, chacun contrôle et enchaîne le maillon inférieur. Le risque de l'insoumission n'est plus, comme dans l'exemple précédent, une balle perdue ou le cachot pour des années, mais un licenciement dans une société de précarité en voie de développement ...

Dans l'école traditionnelle, les enfants se trouvent obligés de faire pendant plusieurs heures chaque jour, ce qu'un enseignant est lui-même obligé de leur imposer, sous le contrôle d'un inspecteur prisonnier de décisions prises au plus haut niveau (c'est-à-dire très loin du terrain). Les apparences sont sauves tant qu'à la question rituelle "*Ça ne vous intéresse pas, ce que je dis?*", l'élève Toto se hâte de répondre prudemment : "Si, m'sieur". Le jour où la moitié des élèves répondront "*Non*", l'autre moitié se contentant de le penser, l'urgence d'une réforme radicale de l'école ne pourra plus être éludée.

### Auto-violence

Quand le violent et le contraint sont une seule et même personne (ou deux instances à l'intérieur de la personne), on peut parler d'auto-violence. Dans bien des cas, cette auto-violence n'est pas autre chose qu'une violence externe introjectée comme une sorte d'implant psychique définitif.

---

<sup>1</sup> Articles dans Télérama du 27/02/02 (p. 74 à 77) et du 13/03/02, p.147

### Injonctions et interdictions

Les programmations lourdes de la petite enfance installent l'opresseur au cœur même de la personne. L'analyse transactionnelle a recensé une série d'injonctions et d'interdictions qui structurent plus ou moins définitivement un grand nombre de gens :

#### injonctions

- Fais ce qu'on te dit et ne discute pas - Sois parfait - Sois fort  
 - Fais plaisir - Dépêche-toi - Fais des efforts - Pense aux autres d'abord - Sois toujours le premier - Occupe-toi de tes frères - Mange - Attache-toi aux petites choses - Attache-toi aux apparences - Tu finiras en prison - Tu seras chômeur, etc.

#### interdictions

- Ne grandis pas - Ne réfléchis pas - N'aie pas de plaisir - - Ne sois pas proche - Ne réussis pas - Ne me dépasse pas - Ne montre pas tes émotions - Ne sois jamais satisfait de ce que tu as fait  
 - Ne sois pas de ton sexe<sup>1</sup> - Ne nous quitte jamais - - Ne te mets pas en avant - Ne te repose pas - Ne demande rien à personne - Ne ressens rien, etc.

Ces messages parentaux répétitifs sont parfois exprimés directement (*Fais ce qu'on te dit et ne discute pas*), mais le plus souvent ils passent par des signaux non verbaux ou sont le résumé et la généralisation de pressions quotidiennes nombreuses et diversifiées (*Sois parfait*). Certaines associations peuvent s'avérer particulièrement persécutri-

---

<sup>1</sup> C'est parfois l'injonction au petit garçon d'un parent qui aurait *tellement voulu une fille !*

ces comme par exemple *Sois parfait* et *Dépêche-toi* ou *Sois parfait* et *Ne sois jamais satisfait de ce que tu as fait*<sup>1</sup>.

La pression très forte, parfois accompagnée de menaces, qui se résume dans "*Mange! Mange! Mange!*" est sans doute à l'origine, parmi d'autres facteurs, de la boulimie (*Ah! Tu veux que je mange, eh bien je vais manger à m'en faire éclater*<sup>2</sup> et *tu seras bien punie*) et de l'anorexie (*Ah! Tu veux que je mange, eh bien justement je ne mangerai pas, rien que pour t'embêter*). Dans les deux cas, il s'agit de se détruire pour se venger de la mère, soit dans une pseudo-soumission, soit dans une contre-dépendance qui finalement n'est qu'une pseudo-rébellion.

Sans doute est-il indispensable de le préciser : De tels mécanismes ne peuvent s'installer, se maintenir et agir avec efficacité que parce qu'ils sont inconscients. Il serait donc naïf d'imaginer que le médecin ou le thérapeute (image parentale) peut guérir la personne par un discours moralisateur ou rationnel, puisque tout cela se joue ailleurs, sur *l'autre scène*. D'autre part, il s'agit, non de la mère réelle, actuelle avec laquelle il peut y avoir une excellente relation, mais d'une mère intérieure<sup>3</sup>, construite dans la première enfance et inconsciente comme les mécanismes mis en place pour la combattre.

---

<sup>1</sup> Le "*Quoi que tu fasses, tu ne parviendras jamais à me satisfaire*" du parent est intériorisé

<sup>2</sup> Il est difficile de ne pas penser à la grève du zèle qui consiste justement à appliquer le règlement à la lettre...

<sup>3</sup> Une mère intérieure parmi d'autres. Il s'agit ici d'imagos, c'est-à-dire de personnages imaginaires dont l'existence peut seulement être déduite. Mélanie Klein a parlé du clivage bonne mère/mauvaise mère. Personnellement, je crois - provisoirement - à une multiplicité d'imagos maternelles

Les souffrances de la petite enfance induisent toutes sortes d'auto-violances : angoisses, cauchemars, prostitution, inhibition lourde, alcoolisme et autres toxicomanies... Il est des êtres pour qui la vie n'est qu'une prison à perpétuité, une prison avec tortionnaire intégré. On leur a *donné* la vie comme on *donne* le fouet, et ils vous diraient que ce n'est pas un cadeau...

La nosographie psychiatrique (description et classification méthodique des maladies mentales) fournit un répertoire malheureusement très riche d'auto-violances pathologiques. Certains troubles sont maintenant connus d'un large public comme les troubles obsessionnels et compulsifs, la mélancolie, les phobies...

L'une des caractéristiques les plus générales de la vie psychique étant l'ambivalence, à tout moment une valence va imposer sa volonté à la valence contraire. Dans bien des cas, l'affaire se résume à :

*J'ai envie..., mais je n'ai pas le droit*

ou – ce qui revient au même –

*Je n'ai pas du tout envie..., mais il faut...*

Si par peur de l'enfer, je m'interdis "*les plaisirs abrutissants de la table et les voluptés criminelles de la chair*" pour parler comme Massillon<sup>1</sup>, cette auto-violance dans une approche freudienne très fruste pourrait s'analyser comme censure par un Sur-moi sévère, honoré dans les siècles passés, et actuellement plus controversé. Chez Roberto, la peur de l'enfer est réelle sans toutefois le conduire à renoncer aux plaisirs de cette terre. Tout irait pour le mieux s'il n'était, par moments, assiégé par des sen-

---

<sup>1</sup> On a le droit de ne pas connaître cet honorable prédicateur contemporain de Voltaire

timents de culpabilité et d'angoisse accompagnés d'étouffement.

Pour beaucoup d'humains "*élevés dans l'amour de la vertu et l'horreur<sup>1</sup> du péché*", toute la vie est constituée par l'oscillation entre ces deux formes d'auto-violence.

Dans les pages qui précèdent, j'ai surtout fait état des auto-violences pathologiques, c'est-à-dire celles qui sont orientées vers l'avilissement, l'auto-chosification, l'auto-destruction, l'échec, le renoncement à la joie de vivre, le renoncement à sa dignité d'être humain... Mais bien entendu, il y a aussi des auto-violences acceptables voire nécessaires (par exemple quand on réprime une colère meurtrière ou qu'on se prive de quelques soirées agréables pour préparer un examen...)

Pour la clarté de l'exposé, j'ai séparé momentanément l'auto-violence des hétéro-violences, mais j'espère montrer que la plupart de ces dernières, y compris les plus graves, ne se réalisent qu'avec la complicité d'une auto-violence installée chez la plupart des humains.

Parmi les exemples les plus spectaculaires, citons la grande boucherie de 1914 au cours de laquelle, pendant 50 mois, pour se conformer aux ordres donnés par d'élégants généraux déguisés en stratèges, des millions de civils, déguisés en soldats, massacrèrent des millions de civils déguisés en soldats. Les uniformes étaient différents, ce qui permettait de récupérer ses cadavres quand ils avaient définitivement perdu leur langue. Sans cette solide habitude de "*la servitude volontaire*" que dénonçait déjà l'ami de Montaigne<sup>2</sup>, sans cette faiblesse de caractère géné-

---

<sup>1</sup> Abbé VANDEPITTE, *Catéchisme de persévérance*

<sup>2</sup> Etienne de La Boétie, *Discours sur la servitude volontaire*, trad. en français moderne par Séverine Auffret, éd. Des Mille et une nuits, 1995

ralisée installée par l'éducation traditionnelle et qu'on appelle aujourd'hui soumission à l'autorité, le refus de massacrer et d'être massacré aurait été général, uniforme et immédiat.

L'uniforme, c'est la perte de la civilité : Un civil invitant courtoisement un autre civil à tirer dans le tas, n'obtiendra qu'un haussement d'épaules. Mais couvrez-les d'uniformes, ajoutez quelques sardines au plus rassis et vous verrez l'hécatombe<sup>1</sup>.

### "ma violence"

Lorsqu'une personne dit "*ma violence*", elle parle de l'intensité de son envie de tout casser, de l'abaissement de son seuil de déclenchement, de la fragilité de son contrôle émotionnel. Sous un certain angle, celui qui évoque ainsi ce conflit intérieur entre besoin d'exploser et peur d'exploser, illustre la situation limite de l'auto-violence : la personne sent la rage en elle comme un corps étranger qui veut imposer sa loi ; parfois au contraire, elle s'identifie à cette rage et ressent comme oppression, la censure qui l'empêche de se libérer. Je parle de situation-limite parce que, dans ce cas de figure, il suffira de peu de chose (un mot, un geste, un haussement d'épaules) pour que l'auto-violence explose en hétéro-agression.

---

<sup>1</sup> Que de cadavres pour quelques malheureuses sardines ! aurait dit Prévert au sortir d'une Grasse matinée...

## Les trois variables d'une violence

Une violence comporte au moins 3 variables :

- l'enjeu,
- le temps,
- le conflit pression/résistance.

### 1- l'enjeu

L'enjeu, c'est ce qui est imposé à la personne chosifiée, momentanément, durablement ou définitivement. Est-elle consommée comme objet sexuel, comme esclave productif ou simplement comme oreille obligée ? La contraint-on à boire son troisième verre d'alcool ou seulement (?) à écouter pour la centième fois une publicité particulièrement inepte ? S'agit-il d'épouser le *bon parti* imposé par la famille, de participer à une guerre qu'on estime déshonorante ou d'entrer dans le cycle d'études décidé par le père en renonçant à l'orientation dont on rêvait ?.

Mes exemples sont bien entendu trop sommaires : chacun d'eux ne pourrait prendre sens que si toutes les circonstances en étaient connues : Celui qui confisque votre oreille peut être un parent que vous aimez et dont vous ne pouvez vous empêcher d'espérer l'affection malgré un long passé sans ambiguïté. Pendant qu'il vous parle, peut-être avez-vous choisi de cultiver l'illusion qu'au moins là, il vous reconnaît puisqu'il s'adresse à vous. Peut-être n'en attendez-vous rien, mais êtes-vous simplement sensible à son besoin d'être reconnu, écouté... Tellement sensible au besoin de l'autre que vos besoins à vous n'ont plus d'importance. Peut-être avez-vous été programmée très tôt pour le service des autres ("*Tes besoins ne comptent pas ! Pense*

*aux autres d'abord*")... Peut-être êtes-vous agacée, avec un sentiment d'étouffer que vous connaissez bien, mais vous n'osez pas dire : "*J'en ai assez de t'écouter !*" ou plus paisiblement : "*Il vaut mieux que tu t'arrêtes. Je ne me sens pas disponible...*" Bien entendu, il n'est pas question de confiscation si vous avez vous-même encouragé la personne à parler de ses soucis et si vous trouvez dans cette écoute quelque chose pour vous-même. Il peut y avoir de la joie à donner ainsi de l'écoute. Il peut y avoir de la satisfaction à se sentir utile, reconnu.

*"Dis, Grand-père ! Dans mon roman, il est question de l'Occupation, qu'est-ce que c'est ?"* L'imprudente question ! Elle se serait contentée d'une information de 2 minutes, et la voilà bloquée pour 2 heures par un vieil homme tellement centré sur ses besoins qu'il en oublie de s'interroger sur ce qu'il fait vivre à sa petite-fille...

Et vous-même, amie lectrice, lorsqu'il vous arrive d'interroger, vous sentez-vous tenue d'écouter (au moins de faire semblant) le temps qu'il plaira à l'autre, même si cela ne vous intéresse plus ? Pensez-vous que quand le vin est tiré, il faut le boire jusqu'à la lie ? On voit bien la généralisation qui pourrait être faite : Si j'ai pris l'initiative dans la relation, c'est un encouragement pour l'autre, mais s'ensuit-il que je n'ai plus alors aucune liberté ?

Fabrice est entré dans le magasin pour savoir si le veston exposé existe dans une autre couleur ; "*Non, dit le vendeur, mais voulez-vous essayer celui-ci ? Ça ne vous engage à rien*". Fabrice sait bien qu'en effet officiellement ça ne l'engage à rien, mais qu'en fait, compte tenu de son éducation, il aura de la difficulté à refuser l'essayage puis l'achat.

"Un petit baiser, ça n'engage à rien", dit le séducteur à la femme convoitée. Le baiser accordé, sera-t-elle traitée d'allumeuse si elle ose dire : "Stop ! Je n'ai pas envie d'aller plus loin !" Il n'est même pas nécessaire que le mot allumeuse soit asséné pour inhiber la capacité à résister de certaines femmes... Dans les affaires de viol, les avocats d'Assises tentent parfois d'accréditer la thèse selon laquelle la femme dans un premier temps était consentante, comme si le fait d'avoir accepté un geste lui faisait perdre toute liberté pour l'heure qui suit. Si j'ai accepté un geste une fois ou mille, s'ensuit-il que je ne pourrai plus jamais refuser ce geste ? La question n'est pas futile : Il s'agit par exemple de savoir si le viol par le mari cesse d'être un viol<sup>1</sup>... Beaucoup d'Etats légifèrent encore en ce sens, peut-être à partir d'une tradition religieuse fortement patriarcale. Dans le *Petit catéchisme du mariage*, ouvrage approuvé par 48 cardinaux, archevêques et évêques de France et de Belgique (Nihil obstat et Imprimatur<sup>2</sup> en 1920), le jésuite Joseph HOPPENOT est très clair :

*"Q - Le mari peut-il à son gré refuser à sa femme ou réciproquement la femme à son mari l'acte conjugal*  
 Rép.- Non, quand l'un des époux le demande, l'autre le doit en justice. C'est une dette qui découle du mariage même, et qu'aucun ne peut refuser sans une raison vraiment grave. Il est permis de demander l'acte conjugal conformément à l'une des fins du mariage : procréation des enfants, resserrement de l'affection mutuelle, remède à la concupiscence. Le demander

---

<sup>1</sup> Bien entendu, il n'est pas question ici des jeux et simulacres nés d'un désir partagé...

<sup>2</sup> Autorisation d'imprimer donnée par l'autorité ecclésiastique.

*par sensualité, en excluant toute fin honnête, est un péché véniel. Il est à propos de prévenir les désirs de l'autre conjoint si l'on sent que celui-ci est tenté et n'ose pas prendre l'initiative."*  
 (p. 202)

Il est incontestable que l'Eglise a fait du chemin depuis 1920. Mais pour ceux qui ne sont pas théologiens, il y a parfois quelque difficulté à savoir ce qui fait encore partie du dogme et ce qui est abandonné. Par exemple, puisqu'on cite encore volontiers à propos du mariage, la *1ère Epître aux Corinthiens*<sup>1</sup> de l'apôtre Paul, peut-on encore accepter des affirmations comme celles-ci :

*"Que le mari remplisse ses devoirs envers sa femme, et que la femme fasse de même envers son mari. Ce n'est pas la femme qui dispose de son corps, c'est son mari. De même ce n'est pas le mari qui dispose de son corps, c'est sa femme." (VII, 3 et 4).*

La légitimation de la violence conjugale dans son principe même, est inscrite ici dans sa brutale simplicité. On remarquera la pseudo-symétrie : Il faut être bien ignorant des choses de la chair pour oser prétendre que la femme pourra (de même !) disposer du corps de son mari s'il n'a aucun désir pour elle.

Comme pour tout fait de relation, l'analyse de la violence doit autant que possible confronter ce qui fut vécu de part et d'autre : Il n'est pas rare qu'une violence effroyable pour la victime soit évoquée par les violents comme distraction sans importance ("*On voulait juste rigoler un peu*")

---

<sup>1</sup> On peut la trouver maintenant dans une autre traduction avec une préface d'Albert Jacquard pour 2€ (Mille et une nuits, 2000).

Ce qui est vécu émotionnellement est parfois dans un décalage important avec la réalité externe immédiate : la contrainte limitée à un ton péremptoire peut être reçue comme menace de mort par une personne terrorisée dans son enfance.

Un film américain - *Enfant de personne* - montre, par un efficace montage alterné, à quel point ce décalage peut être énorme : "*Mange !*" demande avec insistance l'infirmière, et la patiente revit alors une scène très dure de persécution alimentaire vécue 15 ans plus tôt, dans laquelle l'insistance verbale avait prélué une fois de plus à l'introduction brutale de la cuiller. Dans une autre scène, l'infirmière veut obliger la jeune femme à sortir dans le parc pour qu'elle puisse profiter comme les autres du beau temps et le spectateur découvre que cette pression la renvoie à un passé terrifiant dans lequel, adolescente, elle est condamnée par la mégère qui lui tient lieu de mère, à rester dehors toute la nuit. Dans les deux scènes, sa réaction très brutale est totalement inadaptée à la situation immédiate mais elle n'est pas *insensée* si l'on connaît les persécutions qui l'ont structurée antérieurement.

Dans bien des cas, l'enjeu n'est mesurable que si l'on connaît l'écart entre l'exigence du contraignant et le désir du subissant. Par exemple, avoir été contraint à boire 3 verres de punch est plus lourd pour celui qui ne voulait pas boire du tout que pour celui qui aurait spontanément bu un verre de whisky.

## **2- le conflit pression/résistance**

Le conflit pression/résistance indique comment le contraignant s'y est pris (les formes de pression utilisées,

l'intensité, l'insistance...) mais aussi la réponse du contraint (de la passivité totale à la résistance victorieuse mais psychologiquement épuisante ou au contraire constructive d'une personnalité toute neuve...)

*"Je te veux et je t'aurai !"* Certaines pièces de boulevard sont bâties sur ce thème du séducteur de série qui se pique face au refus d'une femme et tente de venir à bout de sa résistance comme on fait le siège d'une place-forte. La pression exercée par le contraignant est renforcée ou entravée par les normes de la Société globale, les normes du groupe de référence qui - cohérentes ou non, en accord ou en contradiction avec les valeurs de la famille d'origine - ajoutent leur propre pression. En ce début de XXIème siècle, il n'est pas rare qu'une jeune fille en vienne à se penser anormale parce qu'elle est encore vierge à 18 ans ou qu'elle n'a pas envie de flirter avec le premier venu. Certains mâles à court d'arguments en viennent même à invoquer la liberté sexuelle prétendument conquise par les femmes pour imposer leur appétit à l'objet du moment :

*"Puisque tu es une femme libérée, il n'y a plus rien qui puisse faire obstacle à une relation sexuelle avec moi."*

En somme le label *femme libérée* ne serait accordé par ces consommateurs exigeants qu'à celle qui se soumet dans l'heure (Quant au bonheur...)

La violence alimentaire, que beaucoup d'enfants ont subie avant de l'imposer à leur tour, peut s'exercer sur le mode de la terreur (les cris, les coups, la bouche forcée, le nez pincé), du siège têtue (3 heures s'il le faut) ou encore du faïss-plaisir (une cuillerée pour Tonton) qui relève seulement d'une micro-violence inévitable selon certains.

Entre la brutalité totale et la plus extrême douceur, les nuances ne manquent pas.

Comparez :

-*"Bien entendu, vous dînez avec nous !"*

-*"Vous ne nous ferez pas l'affront de partir sans trinquer !"*

-*"Si tu ne cesses pas immédiatement de pleurer, je te jure que tu vas avoir de bonnes raisons de continuer !"*

-*"Si tu aimes vraiment ta mère<sup>1</sup>, tu mettras immédiatement à la porte cette putain !"*

-*"Laisse-toi faire ou je te casse en deux !"*

- Il ne prit pas la peine d'ouvrir la bouche mais le cran d'arrêt qu'il avait posé sur la table, était d'une éloquence très suffisante.

En regard de ce qui est mis en place par le contraignant - agression physique, menace, ordre, chantage, invocation de la tradition, mensonge, supplication, pleurs, culpabilisation ("*Ce n'est pourtant pas grand'chose, ce qu'on te demande!*"), bouderie, séduction et autres formes de manipulation - il est nécessaire de s'intéresser aux alliés du contraignant à l'intérieur même de la personne contrainte, notamment ce qui a été déposé par certains éducateurs, soit dans la version autoritaire ("*Fais ce qu'on te dit et ne discute pas !*"), soit dans la version manipulatrice ("*Allons ! Tu ne vas pas faire des histoires pour si peu ! Sois gentil ! Fais-moi plaisir !*"). La plupart des violences ne triomphent qu'avec le concours de l'auto-violence. Plus généralement, ce qui est en question, c'est le degré de soumission installé par l'environnement de l'enfant (famille, école et catéchisme éventuellement...). Plus la personne est sou-

---

<sup>1</sup> On remarque au passage l'enjeu accroché.

mise, plus le contraignant peut faire l'économie d'une pression lourde.

Quand la soumission est absolue,  
la contrainte devient totalement inutile.

Bien des parents sans doute seraient surpris si on leur disait que la docilité qu'ils ont installée à leur profit dans la petite enfance, a fonctionné ensuite au bénéfice d'une secte ou de violants individuels divers. Il est malheureusement très courant que tout soit subi passivement dans une soumission absolue laissant au violent l'illusion que l'autre est consentant et que par conséquent il n'y a ni victime ni violence. La personne est bloquée non seulement à l'expression mais aussi à l'idéation même d'un refus. La pensée qu'elle pourrait ne pas se laisser faire, qu'elle en a le droit, ne lui vient même pas.

L'incapacité à dire non réduit une partie de la population (hommes, femmes, enfants) à une forme tragique et paradoxale d'inviolabilité. : On ne peut violer qu'un être capable d'exprimer son refus, ne serait-ce que faiblement. Pour ces êtres secrètement mutilés, les violences les plus décisives eurent lieu dans la première enfance. On remarquera que dans ce cas malheureusement courant, il n'est plus nécessaire que l'agression fasse le lit de la violence. La victime renoncera à porter plainte<sup>1</sup> - puisqu'elle ne pourra pas faire état d'une quelconque résistance - et elle retournera son agressivité contre elle-même (suicide, dévalorisation et culpabilisation plus ou moins intenses et définitives)...

---

<sup>1</sup> Peut-être aussi parce qu'elle sait plus ou moins clairement que ceux qui lui ont causé le dommage le plus grave, ne seront pas dans le box des accusés...



Parfois, grâce à un conditionnement plus raffiné, certains en viennent à se mobiliser automatiquement pour deviner et satisfaire le besoin de l'autre. Installée à l'origine pour le confort des parents, cette servitude volontaire<sup>1</sup> finit par fonctionner ensuite au bénéfice du premier venu, grâce à un phénomène de transfert généralisé. Il n'y a plus ici hétéro-violence mais subtile auto-violence installée très précocement et parfois consolidée par la catéchèse, dans notre vieille culture judéo-chrétienne.

*"Comment faut-il obéir à nos parents ?*

*- 1° Promptement, sans attendre ni provoquer la colère ; s'attacher même à prévenir leurs ordres et jusqu'à leurs désirs<sup>2</sup>*

*2° avec foi et amour, comme à Dieu même<sup>3</sup>..."*

D'autres, qui n'ont jamais eu dans leur enfance le droit d'exprimer un désir ou une préférence, éprouvent une in-

---

<sup>1</sup> pour reprendre la belle formule de LA BOETIE qui mériterait d'être connu autrement que comme l'ami de MONTAIGNE...

<sup>2</sup> Heureuse époque dans laquelle un vieux confesseur et son archevêque savaient que le désir d'un parent ne peut être que vertueux !

<sup>3</sup> Abbé Vandepitte, Catéchisme de persévérance, p. 125 - 9ème édition publiée en 1903, avec "la chaude recommandation de l'archevêque de CAMBRAI". Certains diront que la catéchèse a beaucoup évolué depuis le début de ce XXème siècle et qu'un tel texte a tout au plus un intérêt historique. Ce serait oublier que la morale religieuse est avant tout fondée sur la tradition : pour les catéchistes d'aujourd'hui comme pour l'Abbé Vandepitte, c'est la Bible qui reste la source d'inspiration légitime. Mais il est incontestable que les positions sont bien plus hétérogènes actuellement : nul doute que l'Abbé Vandepitte plairait davantage aux prêtres d'orientation intégriste qu'aux lecteurs de GOLIAS ou de TEMOIGNAGE CHRETIEN...

capacité plus ou moins totale, plus ou moins définitive à savoir ce qu'ils veulent vraiment.

Jadis quand elle disait qu'elle voulait des socquettes rouges, on lui répondait sèchement : *"Fiche-moi la paix avec tes caprices ! Tu mettras les socquettes que je t'achèterai !"* Aujourd'hui, face à ce garçon dont l'approche trop impatiente ne lui laisse le choix qu'entre docilité et révolte, elle se sent presque paralysée par la perplexité, et son comportement oscille entre passivité, encourageante participation et refus d'autant plus violent qu'il lui faut contenir ce qu'elle a tout d'abord facilité. Comme si elle ne pouvait sentir ce qu'elle veut vraiment que dans l'après coup...

Etre capable de distinguer clairement son désir du désir de l'autre, être capable de distinguer ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas, sont des objectifs si importants et si difficiles que certains, pour les atteindre, entament une psychothérapie au long cours. Mais se fixer de tels objectifs suppose qu'ils ont déjà pu accomplir tout un travail sur eux-mêmes pour acquérir la conscience de leur difficulté.

La plupart ne feront jamais ce chemin et resteront des consommables à merci...

### **Quelques variantes de l'alcoo-violence.**

Sans doute serait-il fructueux d'envisager pour chaque forme de violence, des variantes qui prendraient en compte le rapport des forces et la résultante de la pression imposée et de la résistance opposée à cette pression. Tout ceci peut sembler bien abstrait et pour ne pas vous y noyer, ami lecteur, je vous propose d'envisager parmi cent autres figures imposées, quelques variantes de l'alcoo-violence, c'est-à-dire de la démarche (simple ou complexe) par laquelle on oblige à boire quelqu'un qui ne le désire pas.

**variante-prologue**

Il faut que Francis (3 ans) avale sa potion. Sa mère pose sur la table la cuiller, le flacon et le martinet... L'enfant a déjà bien intégré la signification du martinet.

**variante I**

**pression très faible, défense nulle**

**aucun refus explicite**

**micro-violence d'apparence conviviale**

L'offre faite plutôt sobrement ("Vous prendrez bien un verre avec moi!") ne rencontre pas d'opposition et le verre est avalé sitôt servi, comme une simple formalité. Il est difficile de savoir si Marie a bu tout simplement parce qu'elle en avait envie ou si elle a subi passivement, dans une soumission absolue qui peut éventuellement laisser au tenant de la bouteille, l'illusion que son interlocutrice est consentante.

(ou bien convivialité sans violence ?)

**variante II**

pression faible, puis de plus en plus lourde

défense faible, puis capitulation

violence mineure d'apparence conviviale

La boisson est absorbée dans une soumission relative : Irma, après avoir protesté timidement, avale, cédant ainsi à une invite qui s'alourdit en menace...

"Un petit verre, ça ne se refuse pas ! Allons buvez !

Un petit verre, ça n'a jamais fait de mal à personne !

Vous n'allez pas me faire affront ! Quoi ! Vous refuseriez de trinquer avec moi ? On ne va plus être copains !".

**variante III**

pression brutale dépouillée de toute apparence conviviale résistance acharnée mais les violents sont les plus forts

Emma, qui a refusé fermement, est immobilisée par deux compères, tandis qu'un troisième lui pince le nez. Il ne reste plus au quatrième qu'à enfoncer la bouteille dans la bouche, tandis que les autres consommateurs ricanent ou regardent ailleurs... On n'est pas loin des *violences majeures* dont le viol est le plus incontestable représentant (voir plus loin, les quatre niveaux de *violences*).

**variante IV**

pression très forte mais la résistance opiniâtre oblige le violent à renoncer

Martha, confrontée au même gang, a haussé le ton très vite, et lorsque les deux compères entreprennent de l'immobiliser, elle appelle au secours avec une détermination qui force l'attention de la salle entière brusquement silencieuse. Ses agresseurs battent en retraite et tentent de désamorcer la tension en parlant de simple plaisanterie.

**variante V**

le passage difficile de la soumission à la résistance

Lou, pour la première fois, a osé dire non à son père qui voulait, une fois de plus, la contraindre à boire jusqu'à l'ivresse. C'est tellement dur, les représailles sont si lourdes que dans un premier temps elle regrette un courage qui lui coûte si cher...

**variante VI**  
pression par l'organisation

Dans le réfectoire de cette caserne, le vin est la seule boisson présente sur les tables. Carlo, qui préfère l'eau et l'assume, devra à chaque repas, traverser l'immense salle, affronter éventuellement les vannes raffinées de la France profonde.

Entre variante III et variante IV, face à la même pression, le refus est aussi clair et pourtant Martha s'en sort beaucoup mieux. Faut-il parler d'assertivité ? d'une capacité de rébellion que les parents n'ont pas écrasée ? Les réactions différentes de la salle ne s'expliquent-elles que par la personnalité de Martha ? Il est bien sûr impossible de répondre à cette question puisqu'on ignore si la composition de la salle a changé...

Dans la variante VI, on se trouve en présence d'une violence institutionnelle mineure et le couple pression-résistance s'écarte nettement de la définition proposée plus haut : ici la pression se fait d'abord au travers d'une organisation matérielle qui ne veut voir que l'uniforme et nie les différences individuelles, comme si bidasse ne pouvait et ne devait rimer qu'avec vinasse ! Secondairement, c'est l'ensemble des contraintes installés dans la soumission de masse qui ajoutent leur pression de conformité.

### **3- le temps**

Le temps peut s'évaluer sous divers angles et pour en parler d'une façon suffisamment concrète, je me placerai cette fois dans le cas du viol, tristement représentatif des violences les plus graves:

**-quantitativement.** on peut s'intéresser au temps de la violence elle-même (10 minutes ? toute la nuit ?), à sa fré-

quence éventuelle (tous les jours pendant 10 ans ?). C'est ce que la justice comptabilisera avant tout.

On peut aussi se préoccuper du temps de la douleur Pour réfléchir valablement à cette question, il est indispensable de se rappeler que la douleur<sup>1</sup>, c'est une souffrance ressentie. Il faudra donc aussi prendre en considération le temps de la souffrance hors douleur, celle qui n'est plus ressentie mais qui poursuit souterrainement son activité, en combinaison complexe avec la personnalité déjà installée. Même si elle n'est pas ressentie, même si elle semble oubliée, une très grande souffrance aura un retentissement redoutable sur les perceptions, les attitudes, les inhibitions, les choix de la personne. Ce troisième temps généralement méconnu du grand public, va couvrir la vie entière de la victime. Faut-il ajouter que je parle ici de souffrance dans son sens le plus global : souffrance physique mais surtout désespoir, terreur, dégoût, rage, éventuellement honte et culpabilité quand la victime s'est sentie trahie par quelque chose de son propre corps.

**-Sous l'angle ordinal.** l'âge est la variable essentielle. Dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, Freud avait observé que l'utilisation sexuelle d'un enfant prépare des types de névrose différents selon l'époque plus ou moins précoce de ce qu'il appelait pudiquement la "*séduction*" ...

On peut aussi considérer le rang occupé dans la série lorsqu'il s'agit de violences récurrentes, car il permet parfois de mieux comprendre une réaction apparemment disproportionnée<sup>2</sup>...

---

<sup>1</sup> voir page 163 : "*De la maltraitance à l'insensibilité*"

<sup>2</sup> voir approfondissement page 174

**Permanence** - Généralement le fait d'un dominant institutionnel - État, parents, mari<sup>1</sup>, école, hôpital psychiatrique, caserne, prison, entreprise - la violence continue est, le plus souvent, subie passivement sans qu'une menace concrète précise soit nécessaire. La disproportion des forces, l'absence d'alternative claire, le sentiment que les choses se sont passées ainsi de toute éternité, un dressage solide et général à la soumission, tout concourt à cette passivité face à une Institution ambiguë :

*"Elle m'écrase mais elle me nourrit", ou bien "elle me transporte," ou bien encore "elle s'occupe de moi". "Elle me demande de travailler toujours plus pour le même salaire mais au moins elle me donne (!) du travail ; elle m'exploite durement mais tant de gens sont sans travail qu'elle finit par me convaincre que c'est moi le privilégié, et que je dois en plus dire merci !"*

Dans bien des cas relevant de la violence institutionnelle, il est infiniment plus simple d'identifier ceux qui subissent que ceux qui imposent. Ainsi dans l'exemple cité plus haut de gens entassés dans les transports en commun et réduits à la condition transitoire mais quotidienne de bétail, il n'est pas facile de repérer les responsables. On peut se faire plaisir en évoquant *"les technocrates"* ou *"le monstre froid de la bureaucratie"* mais pour celles et ceux qui chaque soir à la même heure sont condamnés à revivre cette expé-

rience inhumaine, le fait de ne pas pouvoir visualiser des visages et des noms, est à soi seul désarmant.

---

<sup>1</sup> Lorsque le violant continu est la compagne ou un compagnon hors mariage, il ne s'agit plus d'un dominant institutionnel, mais la relation est bien souvent - sinon toujours - la même, du fait de la dépendance de caractère transférentiel qui s'installe généralement dans un couple durable.